

Le surréaliste fantôme

Ecrivain démissionnaire, Paul Nougé s'est toujours préservé de la notoriété. Les éditions Allia ont voulu cependant ressusciter ce théoricien précurseur du surréalisme en Belgique, à l'intention notamment des jeunes générations. Il en émane *Au palais des images les spectres sont rois*, monumental hommage.

PAR ÉRIC DE BELLEFROID

Il advenait en ce temps que des poètes embrassent de grandes carrières politiques. Paul Nougé, né en 1895 à Bruxelles de mère belge et de père français, s'associa à son modeste niveau en 1919 à la fondation du Parti communiste belge. Il sortait à peine de ses études de biochimie, après avoir fréquenté le lycée français de Bruxelles, et avant de travailler dans un laboratoire médical jusqu'en 1953. C'est ce travail de l'ombre, un humble gagne-pain au demeurant, qu'avait choisi Nougé au détriment de la littérature professionnelle. Car en aucun cas, il n'eût voulu imprimer sa marque d'écrivain. A tel point que l'éditeur Gérard Berréby (Allia), qui a dirigé le présent volume, *Au palais des images les spectres sont rois*, ample et copieux recueil de poèmes, tracts, manifestes, articles, slogans, aphorismes, conférences, « détournements » et autres fragments, est « conscient d'avoir violé la volonté de Paul Nougé ».

A sa décharge, Gérard Berréby était également convaincu qu'en exhumant ces textes, qu'il dit

être « de circonstance », il ferait accéder l'auteur visionnaire à une juste notoriété, à telle enseigne qu'il a voulu conférer à cette ambitieuse compilation un titre qui fût avant tout « un discours programmatique pour les jeunes générations ». Au reste, il a souhaité s'abstenir de tout appareil critique et de tout commentaire, se limitant strictement à des annotations minimales, élaborées par Geneviève Michel. Le lecteur, à regret sans doute, est même dispensé de la moindre notice biographique, afin qu'il puisse distinguer l'œuvre de Nougé proprement dite, en dehors de toute autre considération.



Le salut au drapeau, Coxyde, septembre 1935. Paul Colinet, René Magritte, Louis Scutenaire, Paul Nougé et Paul Magritte (de g. à dr.).

COLLECTION PARTICULIÈRE

Aragon, Breton et Eluard

Si, dès 1924, avec Camille Goemans et Marcel Lecomte, Nougé publie des tracts sous la forme d'une revue de dérision anticonstruictiviste intitulée *Correspondance*, c'est en 1925 qu'il rencontre Louis Aragon (qui ne l'impressionne guère), André Breton et Paul Eluard, signant alors le tract *La Révolution d'abord et toujours*, et l'année suivante qu'il fait la connaissance de Louis

Scutenaire, esprit spectaculaire. En cette même année 1926, du reste, Nougé se rapprochant de René Magritte, E.L.T. Mesens et bientôt André Souris, le groupe surréaliste de Bruxelles se constitue.

Les collaborations à des revues diverses commencent alors de s'égrener. En 1929, toutefois, lorsqu'il publie *Images défendues*, il procède à une première exégèse de l'œuvre de Magritte. Il en va d'un bref volume qui ne sera, en tant que tel, suivi d'un second



Paul Nougé en 1909.

qu'en 1946 avec *La Conférence de Charleroi*. A ce moment-là, Nougé collabore avec le surréalisme international, avant de rompre avec André Breton en 1950 et de rejoindre Marcel Mariën et sa revue *Les Lèvres nues* en 1954. Ce même Mariën qui, se passant de l'agrément de son nouvel ami, publiera ses deux célèbres recueils, *Histoire de ne pas rire* (1956) et *L'Expérience continue* (1966).

Puisque Nougé a renoncé à jamais à la posture d'écrivain, nous voici privés d'une œuvre littéraire qui s'étendait spontanément dans le champ de la poésie, de l'érotisme, de la philosophie, de la politique et de la réflexion théorique. Le poète Francis Ponge en personne, qui le tenait pour une « forte tête », disait de lui qu'il était « une des figures les plus irréprochables de la littérature belge ». L'élevant peut-être bien au-dessus de tous les autres surréalistes de ce pays. Plus prophétique en tout cas.

Un livre-musée

A partir d'ici, laissons-nous musarder dans ce livre-musée qui, par bien des égards, attise notre curiosité. Quand, par exemple, René Magritte et Paul Nougé

découvraient ensemble quelques écrits et dessins inédits de la grammairienne Clarisse Juranville, le second nommé justifiait pour ainsi dire en ces mots sa propre autocensure éditoriale : « (Elle) répugnait aux facilités du plaisir ; elle n'eût pas admis que l'on écrivît à la légère et, comme il arrive, sans l'ombre d'une nécessité. » Telle ne serait-elle pas en effet l'attitude d'un artiste, contraint selon son désir de demeurer pour la postérité ce qu'il convient d'appeler un « littéraire » ou un « polygraphe », puisqu'il se refusa obstinément à empiler des ouvrages personnels sur le surabondant tas de ferraille de la littérature ambiante, c'est-à-dire marchande, déjà saturée par le nombre et la médiocrité ? Ou même, et c'est encore plus grave, de l'inutilité d'exister.

Entre-temps, les surréalistes s'excluent et s'excommunient mutuellement. L'on ne saurait ici dresser le catalogue des mises au ban. Gérard Berréby résume bien la question : « Si à deux on forme un groupe et à trois une tendance, à quatre on exclut quelqu'un. » C'était le propre assurément d'une époque moins soucieuse que la nôtre d'une recherche à tout prix de

consensus mou. Ce n'était pas l'heure non plus du politiquement correct ou de la bien-pensance. Ni le temps où l'on cherchait éperdument à gommer les différences.

Le receveur et la putain

Victime, on ne saurait mieux dire, d'un contrôle fiscal en 1949, la revue *Les Lèvres nues* devait publier ensuite la lettre adressée par Paul Nougé à son receveur, trésor de diplomatie administrative. Evoquant l'honorabilité de l'entreprise qui l'emploie et dont il tire ses modestes revenus, il proteste ainsi : « Rien à voir avec la respectable grosse industrie, les trusts, les banques, les gangsters que vous êtes bien placé pour connaître et qui se moquent assez scandaleusement de vous. » On conviendra que le propos est d'une cruelle actualité, encore.

Difficile, quant au reste, d'élire quelque autre morceau de bravoure parmi une telle multitude de pièces à conviction. Sinon, au hasard, ce poème du 1^{er} mai 1943, sous l'Occupation : « J'étais putain à Marseille. Laiteuse au fond de ma chambre noire, au fond de ma ruelle bleue et sentant la cave, tranchée soudain de longs tessons de soleil, un pan de ciel bleu au plus haut de mon regard où passent avec lenteur de grands avions de suie, c'est une fin, une fin incompréhensible, la fin d'une ville, d'un temps, d'une pensée, et dans l'indifférence de sourdes armées en marche, j'insulte, j'insulte. »

Quand Paul Nougé meurt à Bruxelles le 6 novembre 1967, l'aventure surréaliste, en Belgique comme en France, s'est déjà largement fracassée. Lui qui avait été le pionnier du mouvement belge devait en savoir toutes les fragilités. Le dandysme de la provocation ne pouvait être un principe moteur durable. Qu'à cela ne tienne, à sa disparition en 1982, Louis Aragon était toujours stalinien. ♦



Paul Nougé. *Au palais des images les spectres sont rois* (écrits anthumes 1922-1967), sous la direction de Gérard Berréby, éd. Allia, 800p.